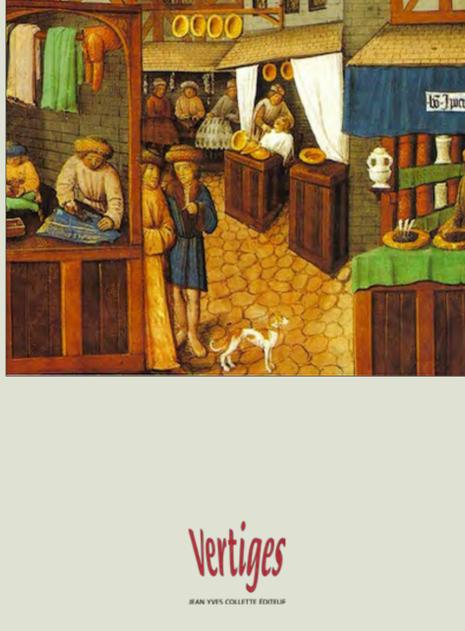


LA HOUSSE PARTIE



Vertiges
JEAN VIVIS COLLETTE ÉDITEUR

LA HOUSSE PARTIE

Je vais aujourd'hui vous conter l'histoire d'un riche bourgeois d'Abbeville. Cet homme avait des terres, et beaucoup de biens. Mais il advint que tout le pays fut ravagé par la guerre. Par crainte des ennemis, il quitta sa ville avec sa femme et son jeune fils, et vint à Paris. Cet homme d'honneur était sage et courtois, la dame fort enjouée, et le jeune homme n'était ni sot ni malappris. Aussi les voisins furent-ils très heureux de les accueillir. On les tenait en grande estime. Le bourgeois faisait commerce, achetant et revendant les denrées si habilement, qu'il accrut beaucoup son bien. Il vécut ainsi fort heureux, jusqu'au jour où il perdit sa compagne. Le jeune garçon, qui était leur seul enfant, en fut très attristé. Il parlait sans cesse de sa mère. Il pleurait, il se pâmait. Si bien que son père chercha à le reconforter.

— Beau doux fils, lui dit-il, ta mère est morte; prions Dieu qu'il prenne son âme en pitié! Mais sèche tes yeux, mon enfant, car de pleurer ne sert à rien. Te voilà bientôt chevalier, et d'âge à prendre femme. Nous sommes ici en terre étrangère, loin de nos parents et de nos amis. Si je venais à disparaître, tu te trouverais bien seul, dans cette grande ville. Aussi voudrais-je te voir marié. Il te faut une femme bien née, qui ait oncles, tantes, frères et cousins, tous gens de bon aloi. Certes, si j'y voyais ton bonheur, je n'y ménagerais guère mes deniers.

Or, devant la maison du prud'homme habitait une demoiselle hautement apparentée. Son père était un chevalier fort expert au maniement des armes, mais qui avait mis en gage tous ses biens et se trouvait ruiné par l'usure. La fille était gracieuse, de bonne mine, et le prud'homme la demanda à son père. Le chevalier, de prime abord, s'enquit de sa fortune et de son avoir. Très volontiers, il lui répondit :

— J'ai, tant en marchandises qu'en deniers, mille et cinq cents livres vaillants. J'en donnerai la moitié à mon fils.

— Hé! beau sire, dit le chevalier, si vous deveniez templier, ou moine blanc, vous laisseriez tout votre bien au Temple ou à l'abbaye. Nous ne pouvons nous accorder ainsi! Non, sire, non, par ma foi!

— Et comment l'entendez-vous donc?

— Il est juste, messire, que tout ce que vous possédez, vous le donniez à votre fils. À cette seule condition, le mariage sera fait.

Le prud'homme réfléchit un temps.

— Seigneur, j'accomplirai votre volonté, dit-il.

Puis il se dépouilla de tout ce qu'il avait au monde, ne gardant pas même de quoi se nourrir une journée, si son fils venait à lui manquer. Alors le chevalier donna sa fille au beau jeune homme. Le prud'homme vint demeurer chez son fils et sa bru. Ils eurent bientôt un jeune garçon, aussi sage que beau, plein d'affection pour son aïeul ainsi que pour ses parents.

Douze années passèrent. Le prud'homme devenait si vieux qu'il lui fallait un bâton pour se soutenir. Comme il était à la charge de ses enfants, on le lui faisait cruellement sentir. La dame, qui était fière et orgueilleuse, le dédaignait fort. Elle le prit si bien à contrecœur qu'enfin elle ne cessait de répéter à son mari :

— Sire, je vous prie, pour l'amour de moi, donnez congé à votre père. En vérité, je ne veux plus manger, tant que je le saurai ici.

Le mari était faible et craignait beaucoup sa femme. Il en fit donc bientôt à sa volonté.

— Père, père, dit-il, allez-vous-en. Nous n'avons que faire de vous : allez vous punir ailleurs! Voilà plus de douze ans que vous mangez de notre pain. Maintenant, allez donc vous loger où bon vous semblera!

Son père l'entend, et pleure amèrement. Il maudit le jour qui l'a vu naître.

— Ah! beau fils, que me dis-tu? Pour Dieu, ne me laisse point à ta porte. Il ne me faut guère de place. Pas même de feu, de courteline, ni de tapis. Mais ne me jette pas hors du logis : fais-moi mettre sous cet appentis quelques bottes de paille. Il me reste si peu de temps à vivre!

— Beau père, à quoi bon tant parler? Partez et faites vite, car ma femme deviendrait folle!

— Beau fils, où veux-tu que j'aille? Je n'ai pas un sou vaillant.

— Vous irez de par la ville. Elle est, Dieu merci, assez grande, vous trouverez bien quelque ami, qui vous prêtera son logis.

— Un ami, mon fils! Mais que puis-je attendre des étrangers, quand mon propre enfant m'a chassé?

— Père, croyez-moi, je n'y peux rien, ici je n'en fais pas toujours à ma volonté.

Le vieillard a le cœur meurtri. Tout chancelant, il se lève et va vers le seuil.

— Fils, dit-il, je te recommande à Dieu. Puisque tu veux que je m'en aille, de grâce, donne-moi quelque couverture, car je ne puis souffrir le froid.

L'autre, tout en maugréant, appelle son enfant.

— Que voulez-vous, sire? dit le, petit.

— Beau fils, va dans l'écurie, tu y prendras la couverture qui est sur mon cheval noir, et l'apporteras à ton grand-père. L'enfant cherche la couverture, prend la plus grande et la plus neuve, la lie en deux par le milieu, et la partage avec son couteau. Puis il apporte la moitié.

— Enfant, lui dit l'aïeul, tu agis laideusement. Ton père me l'avait donnée toute.

— Va, dit le père, Dieu te châtiara. Donne-la tout entière.

— Je ne le ferai point, dit l'enfant. De quoi plus tard seriez-vous payé? Je vous en garde la moitié, car vous-même de moi n'obtiendrez pas davantage. J'en userai avec vous exactement comme vous l'avez fait avec lui. De même qu'il vous a donné tous ses biens, je veux aussi les avoir à mon tour. Si vous le laissez mourir misérable, ainsi ferai-je de vous, si je vis.

Le père hoche la tête en soupirant. Il médite, il rentre en lui-même.

— Sire, dit-il, rebroussez chemin. Il faut que le diable m'ait poussé, car j'allais commettre un péché mortel. Grâce à Dieu, je me repens. Je vous fais à tout jamais seigneur et maître en mon hôtel. Si ma femme ne peut le souffrir, ailleurs je vous ferai bien servir. Vous aurez toutes vos aises, courteline et doux oreiller. « Par saint Martin, je vous le dis, je ne boirai de vin ni ne mangerai de bon morceau, que vous n'en ayez de meilleur. Vous aurez une chambre privée, et à bon feu de cheminée. Vous aurez une robe telle que la mienne. À vous je dois fortune et bonheur, beau doux père, et je ne suis riche que de vos biens. »

Seigneurs, la leçon est bonne, croyez-m'en. Tel qui jadis s'est dépouillé le sort de ce bourgeois.

*extraits du texte original
en vieux français*

Cil qui sa fame doute et crient
Maintenant a son père vient,
Ce li ad dit isnelement :

« Pères, pères, alés vous en!...
Alés vous aillors porchacier.
On vous a doné a mangier
En cest ostel douze ans ou plus.
Mes fetes tost, si levés sus... »

Li peres l'ot, durement pleure,
Sovent maudit le jor et l'eure
Qu'il a tant au siècle vescu :

« Ha, biaux dous fis, que me dis-tu?
Por Dieu itant d'onor me porte
Que ci me lasses a ta porte.
Je me girrai en poi de leu.
Je ne te quier ne point de feu,
Ne coûte pointe ne tapis,
Mes la fors sous cel apenlis
Me fai baillier un pou d'es train. »

*(Comme le fils reste intraitable, le
vieillard s'éloigne mais avant de sortir, il
supplie qu'on lui donne au moins une
couverture pour se prémunir du froid.)*

Biaux dous fis, tos li cuers me tremble,
Et je redout tant la froidure.
Done moi une couverture
De qui tu cuevres ton cheval,
Que li frois ne me face mal. »
Cil qui s'en bee a descombrer
Voit que ne s'en puet délivrer
S'aucune chose ne li baille.
Por ce que il veut qu'il s'en aille,

Commande son fil qu'il li baut.
Quant on le huche, l'enfes saut :
« Que vous plest, sire? dist l'enfant.
« Biaux fis, fet-il, je te commande
Se tu trueves l'estable ouverte
Done mon pere la couverte
Qui est sus mon cheval morel... »

*(L'enfant descend à l'écurie, trouve la
couverture, la coupe en deux et
en rapporte la moitié : « Pourquoi
l'as-tu coupée? demande le père irrité.
Donne-lui au moins les deux parts! »)*

« Non ferai, dit l'enfes, sens doute.
De quoi seriées vous paiié?
Je vous en estui la moitié,
Que ja de moi n'en avrés plus,
Si j'en puis venir ai desus.
Je vous partirai autressi
Comme vous avrés lui parti.
Si comme il vous dona l'avoir
Tout ausi je le vueil avoir.
Que ja de moi n'en porterés
Fors que tant com vous li donrés.
Se le laissés morir chetif,
Si ferai je vos, se je vif. »

Li peres l'ot, parfонт souspire,
Il se repense et se remire;
Aus paroles que l'enfes dist,
Li peres grant exemple prist.

Vers son pere torna sa chiere:
« Peres, fet-il, tornés arriere.
C'estoit enemis et pechié
Qui me cuide avoir aguetié :
Mes se Dieu plest, ce ne puet estre
Or vous fas-je seignor et mestre
De mon ostel a tos jors mes... »

La housse partie,
fabliau du XIII^e siècle, aurait eu pour auteur le trouvère Bernier.

ISBN : 978-2-89668-446-5

© Vertiges éditeur, 2017

— 0447 —

Dépôt légal — BANQ et BAC : premier trimestre 2020

Lecturiels

www.lecturiels.org

